

LE TRAGIQUE ET LA TRAGÉDIE – DE LA RENAISSANCE AUX CLASSIQUES

Lecture obligatoire : *Cinna* de Corneille.



Jodelle, 1553, Cléopâtre captive

CLEOPATRE.

Ha ! pourrais-je donc bien, moy la plus malheureuse
 Que puisse regarder la voûte radieuse,
 Pourrais-je bien tenir la bride à mes complaints,
 Quand sans fin mon malheur redouble ses atteintes,
 Quand je remasche en moy que je suis la meurdriere,
 Par mes trompeurs apasts, d'un qui sous sa main fiere
 Faisoit croûler la terre ? Ha ! Dieux, pourrais-je traire
 Hors de mon coeur le tort qu'alors je luy peu faire,
 Qu'il me donnat Syrie, et Cypres, et Phenice,
 La Judee embasmee, Arabie et Cilice,
 Encourant par cela de son peuple la haine ?

Antoine de MONTCHRESTIEN, L'Escossoise, ou le Désastre, 1601

Je n'avois pas encor veu néger sept hivers,
 Et sept fois le Printemps prendre ses habits verds,
 Que j'abandonnay là ceste terre natale,
 Qui s'est tousjours monstrée à mon mal-heur fatale ;
 Et traversant la mer en la *France je vins,
 Dessous un autre Ciel chercher d'autres destins.
 Las ! son Roy m'espousa ; mais ce beau mariage,
 Fut suivy tost apres de mon triste veufvage :
 Il mourut ce bon Prince, et le sort rigoureux,
 Le monstra seulement aux mortels mal-heureux.
 ô fortune volage est-ce ainsi que ta rouë,
 D'une Reine innocente inconstamment se joüe ?
 Connoissant du depuis qu'en ceste belle Cour,
 J'avois tousjours la nuit n'y voyant plus mon jour ;
 J'eus en horreur la *France à tout autre agreable.
 *France, hélas ! qui me vit heureuse et miserable.
 Je vins revoir ma terre où je pensois tousjours,
 Pleurer et lamenter mes premieres Amours ;
 Mais je n'y fus long temps qu'au milieu de mes plaintes,
 De mon fatal mal-heur je sentis les atteintes ;

Jean de la Taille, Saül le furieux :

La Tragedie donc est une espece, et un genre de Poësie non vulgaire, mais autant elegant, beau et excellent qu'il est possible. Son vray subject ne traicte que de piteuses ruines des grands Seigneurs, que des inconstances de Fortune, que bannissements, guerres, pestes, famines, captivitez, execrables cruautez des Tyrans : et bref, que larmes et misereres extremes, et non point de choses qui arrivent tous les jours naturellement et par raison commune, comme d'un qui mourroit de sa propre mort, d'un qui seroit tué de son ennemy, ou d'un qui seroit condamné à mourir par les loix, et pour ses demerites : car tout cela n'esmuveroit pas aisément, et à peine m'arracheroit il une larme de l'oeil, veu que la vraye et seule intention d'une Tragedie est d'esmuvoir et de poindre merueilleusement les affections d'un chascun, car il fault que le subject en soit si pitoyable et poignant de soy, qu'estant mesmes en bref et nument dit, engendre en nous quelque passion : comme qui vous conteroit d'un à qui l'on fit malheureusement manger ses propres fils, de sorte que le Pere (sans le sçavoir) servit de sepulchre à ses enfans : et d'un autre, qui ne pouvant trouver un bourreau pour finir ses jours et ses maux, fut contraint de faire ce piteux office de sa propre main.

Claude Mermet : «Quoi considéré, le menu peuple ne se doit ébahir s'il a quelquefois des calamités et pauvretés : car la misère est commune aux grands à leur tour, aussi bien qu'aux autres. Qui est un bel argument à un chacun de se dépouiller de toute sorte d'orgueil, ambition, et méconnaissance, se vêtir et parer (par la main de vertu) de la robe d'humilité et douceur, pour être conduit et accompagné à une louable et heureuse fin.»

Scudéry, Le prince déguisé (1636)

ANTHENOR

Changeons le feu du crime en des feux innocens,
Qui poussent jusqu'au Ciel les marques de la joye,
Qui regne dans nos coeurs, et que luy mesme envoye.

ROSEMONDE

Ne me direz vous point vos maux, et vos plaisirs ?

CLEARQUE.

Nous ne prendrons de loix que de vos seuls desirs :

Mais afin que ce jour n'ait plus rien qui soit triste,
Donnez moy le pardon des Gardes, et d'*Ariste.

Page 116

ARGENIE.

*Philise, dont le zele est sans comparaison,

Demande à vos bontez la clef de ma prison :

ROSEMONDE

La loy vous met en main la puissance Royale.

Et pour moy, j'ay donné la grace generale :
Vivez, regnez heureux, et celebrez le jour,
Où l'on voit triompher la constance et l'amour,
Le danger encouru pour la personne aimée,
Va remplir l'Univers de vostre renommée,
Et les siecles suivans, pour l'avoir mesprisé,
Admireront encor, LE PRINCE DÉGUISÉ.

Extrait de la préface du Cid (Corneille) :

Ce grand homme [Aristote] a traité la poétique avec tant d'adresse et de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les temps et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments, qui peuvent être divers, selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvements de l'âme dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes, je serais le premier qui condamnerais le Cid, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poème n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait, soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul Oedipe. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant, ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui, par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas; l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doit aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà, pour en parler sainement, la véritable et seule cause de tout le succès du Cid, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même, pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promises.

Abbé d'Aubignac, *La Pratique du théâtre*

Le théâtre étant peu à peu et par degrés monté à sa dernière perfection, devint enfin l'image sensible et mouvante de toute la vie humaine. Or comme il y a trois sortes de vies, celle des grands dans la cour des rois, celle des bourgeois dans les villes et celle des gens de la campagne; le théâtre aussi a reçu trois genres de poèmes dramatiques qui portent en particulier le caractère de chacune de ces trois sortes de vies, savoir la *tragédie*, la *comédie*, la *satyre* ou *pastorale*.

La *tragédie* représentait la vie des princes, pleine d'inquiétudes, de soupçons, de troubles, de rebellions, de guerres, de meurtres, de passions violentes et de grandes aventures; d'où vient que Théophraste l'appelle *l'état d'une fortune héroïque*, et l'auteur de l'Étymologique, *une imitation des discours de la vie des héros*. Or à distinguer les tragédies par la catastrophe, il y en avait de deux espèces : les unes étaient funestes dans ce dernier événement et finissaient par quelque malheur sanglant et signalé des héros : les autres avaient les retours plus heureux et se terminaient par le contentement des principaux personnages. Et néanmoins parce que les tragédies ont eu souvent des catastrophes infortunées, ou par la rencontre des histoires, ou par la complaisance des poètes envers les Athéniens, qui ne haïssaient pas ces objets d'horreur sur leur théâtre, comme nous avons dit ailleurs, plusieurs se sont imaginés que le mot *tragique* ne signifiait jamais qu'une aventure funeste et sanglante; et qu'un poème dramatique ne pouvait être nommé *tragédie*, si la catastrophe ne contenait la mort ou l'infortune des principaux personnages; mais c'est à tort, étant certain que ce terme ne veut rien dire sinon *une chose magnifique, sérieuse, grave et convenable aux agitations et aux grands revers de la fortune des princes*; et qu'une pièce de théâtre porte ce nom de tragédie seulement en considération des incidents et des personnes dont elle représente la vie, et non pas à raison de la catastrophe. [...]

La *comédie* servait à dépeindre les actions du peuple, et l'on y voyait que débauches de jeunes gens, que friponneries d'esclaves, que souplesses de femmes sans honneur, qu'amourettes, fourbes, railleries, mariages et autres accidents de la vie commune. Et ce poème fut tellement enfermé dans la bassesse de la vie populaire, que le style en devait être commun, les paroles prises de la bouche des gens de néant, les passions courtes et sans violence, toutes les intrigues soutenues par la finesse et non le merveilleux : enfin toutes les actions populaires, et nullement héroïques.

Ces trois genres de poèmes ne sont pas maintenant sur le théâtre avec le même visage qu'autrefois [...]. La Comédie est longtemps demeurée parmi nous non seulement dans la bassesse, mais dans l'infamie; car elle s'est changée en cette farce ou impertinente bouffonnerie que nos théâtres ont soufferte ensuite des tragédies : ouvrages indignes d'être mis au rang des poèmes dramatiques, sans art, sans parties, sans raison, et qui n'étaient recommandables qu'aux maraux et aux infâmes, à raison des paroles déshonnêtes et des actions impudentes qui en faisaient toutes les grâces. Je sais bien que nos poètes quelquefois se sont efforcés de rétablir l'ancienne comédie, ou par la traduction des vieux auteurs, ou par imitation; mais cela ne s'est fait que rarement et n'a pas toujours eu le succès qu'ils avaient espéré, pour plusieurs raisons, mais principalement pour n'avoir pas choisi des sujets conformes à nos mœurs, ou pour n'avoir pas changé dans les anciens ce qu'ils avaient trouvé de peu convenable à nos sentiments. Il ne faut pas dire non plus que la comédie des Italiens ait pris la place de celles de Plaute et Térence, car ils n'en ont gardé ni la matière ni la forme; leurs sujets sont toujours mêlés d'aventures sérieuses, et de bouffonneries, de personnes héroïques et de fripons : et la manière dont ils les composent ordinairement en trois actes et sans ordre de scènes, ne

tient rien de la conduite des Anciens. Et je m'étonne comment il est arrivé que les enfants des Latins soient si peu savants en l'art de leurs pères.

Quant à la tragédie, elle s'est un peu mieux conservée parmi nous : parce que les mœurs des Français étant héroïques et sérieuses, ils ont eu plus d'inclination à voir sur le théâtre les aventures des héros, et peu de disposition à souffrir ce mélange de bouffonneries des Italiens. Mais outre les délicatesses de l'Art que nous avons longtemps ignorées aussi bien que les Italiens, nous avons fait deux choses : l'une fort raisonnable, et l'autre sans fondement : la première est qu'absolument nous avons rejeté du Théâtre, les histoires d'horreur et les cruautés extraordinaires [...]. Mais ce que nous avons fait sans fondement, est que nous avons ôté le nom de *tragédie* aux pièces de théâtre dont la catastrophe est heureuse, encore que le sujet et les personnes soient tragiques, c'est-à-dire héroïques, pour leur donner celui de *tragi-comédies* [...]. Or je ne veux pas absolument combattre ce nom, mais je prétends qu'il est inutile, puisque celui de *tragédie* ne signifie pas moins les poèmes qui finissent par la joie, quand on y a décrit les fortunes des personnes illustres. Davantage, c'est que sa signification n'est pas véritable selon que nous l'appliquons; car dans les pièces que nous nommons de ce terme composé du mot de *tragédie*, et de celui de *comédie*, il n'y a rien qui resente la comédie. Tout y est grave et merveilleux, rien de populaire et de bouffon.

**Abbé d'Aubignac (François Hedelin), *La Pratique du théâtre* [1657], tome I,
Amsterdam, 1715, p.127 sqq.**

Boileau, Art poétique, chant II :

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose
Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Examen de Cinna de Corneille :

Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées ; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la pièce se passe chez Emilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Emilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatrième acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Emilie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une impudence extraordinaire, et tout à fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Emilie par la peur de

se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Emilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte ; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poème ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non seulement dans Rome ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Emilie qui soit éloigné du sien.

Mairet, Sophonisbe, (1634) Acte I, scène 3

SOPHONISBE

Cependant, Massinisse ignore ma pensée ;
 Ce glorieux vainqueur est encore à savoir
 Le mauvais traitement qu'il me fait recevoir.
 Combien me va coûter l'amour que je lui garde,
 Et comme à son sujet mon honneur se hasarde !
 Dieux, que j'approcherais du comble de mes vœux,
 S'il savait seulement le bien que je lui veux !
 J'éprouverais au moins, hors de l'incertitude,
 Ou sa reconnaissance, ou son ingratitude.
 Phénice, pensez-vous que s'il connaissait bien
 Qu'il possède mon cœur, il me donnât le sien ?
 Mes yeux à votre avis ont-ils assez de charmes
 Pour cet esprit nourri dans la fureur des armes ?

PHÉNICE

Que trop, que trop, Madame, et je ne doute pas
 Que ce jeune vainqueur ne cède à vos appas,
 Puisqu'on a vu Syphax en l'hiver de son âge
 Concevoir tant de feux pour un si beau visage,
 Lui de qui les cheveux ont blanchi sous l'armet,
 À la suite du bien que la gloire promet.
 Croyez assurément que s'il vous avait vue
 Avec tous les attraits dont vous êtes pourvue,
 Il serait sans raison, s'il ne changeait un jour
 Les lauriers de la guerre aux myrtes de l'amour,
 Si ce n'est qu'autre part sa franchise asservie
 De toute autre amitié lui fît perdre l'envie ;
 Car à bien discourir, il n'est pas apparent
 Qu'il ait pu conserver un cœur indifférent,
 Parmi tant de beautés dont l'Espagne se vante.